



Sans m'avoir consultée? — Page 286, col. 2.

devait tenir sa promesse : il l'a tenue. Moi qui vous parle, j'ai entendu le remerciement.

— Duc, ce n'est pas l'heure de plaisanter, je crois.

— Croyez-vous, par hasard, que je plaisante, comtesse? Demandez au comte Jean.

— Non, pardieu! nous ne rions pas. Ce matin, le Choiseul a été embrassé, cajolé, festoyé par le roi, et, à l'heure qu'il est, tous deux se promènent dans les Trianons, bras dessus, bras dessous.

— Bras dessus, bras dessous! répéta Chon, qui s'était glissée dans le cabinet, et qui leva ses bras blancs comme un nouveau modèle de la Niobé désespérée.

— Oui, j'ai été jouée, dit la comtesse; mais nous allons bien voir... Chon, il faut d'abord contremander mon équipage de chasse; je n'irai pas.

— Bon! dit Jean.

— Un moment! s'écria Richelieu, pas de précipitation, pas de bouderie... Ah! pardon, comtesse, je me permets de vous conseiller; pardon.

— Faites, duc, ne vous gênez pas; je crois que je perds la tête. Voyons ce qu'il en est : on ne veut pas faire de politique, et, le jour où on s'en mêle, l'amour-propre vous y jette tout habillée... Vous dites donc?...

— Que boudier aujourd'hui, n'est pas sage. Tenez, comtesse, la position est difficile. Si le roi tient décidément aux Choiseul, s'il se laisse influencer par sa dauphine, s'il vous rompt ainsi en visière, c'est que...

— Eh bien?

— C'est qu'il faut devenir encore plus aimable que vous n'êtes, comtesse. Je sais bien que c'est impossible; mais enfin, l'impossible devient la nécessité de notre situation : faites donc l'impossible!...

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

## LE GENTILHOMME CAMPAGNARD

PAR CHARLES DE BERNARD.

La physionomie et l'attitude de madame Grandperrin annoncèrent une attention pour ainsi dire dévorante.

— Hier matin, poursuivit Froidevaux, j'ai eu pendant quelques instants pour compagnon de chambre, à l'auberge du *Cheval-Patriote*, où je descends quand je viens ici, un petit jeune homme extrêmement fat, assez joli garçon du reste, et qui se dit l'ami intime du marquis de Châteaugiron.

— Ah!... un jeune homme... Savez-vous comment il s'appelle?

— Le vicomte de Langerac.

— Je ne connais pas ce nom-là; continuez.

— Il attendait à l'auberge l'arrivée du marquis.

— De la marquise, peut-être? s'écria Clarisse, dont les yeux étincelèrent soudain.

— En vérité, dit Froidevaux en souriant, il n'y a aucun plaisir à vous raconter une histoire; on prépare son récit de manière à en ménager l'intérêt, comme font nos romanciers, et voilà que, sans pitié pour le narrateur, vous sautez de la première page au dénouement.

— J'ai donc deviné?

— C'est ce que vous saurez, madame, si vous me permettez de poursuivre.

— Parlez, je suis muette.

— Aussitôt après l'arrivée du marquis, monsieur de Langerac est allé s'établir au château; mais par une étourderie que je ne puis attribuer qu'à deux ou trois bouteilles bues par lui en déjeunant, il a laissé dans la chambre, dont je suis maintenant l'unique locataire, le brouillon d'une lettre.

— Adressée à cette belle marquise? interrompit de nouveau Clarisse, dont la perspicacité nouvelle, aiguisée encore par un sentiment vindicatif, devançait les paroles du narrateur.

— Je ne pourrais pas l'affirmer, car il n'y avait pas d'adresse.

— Sur un brouillon! y songez-vous? puisque ce monsieur de Langerac est reçu au château, il est certain qu'il n'aura pas mis d'adresse à la lettre elle-même.

— En effet, à quoi bon, puisque, selon toute apparence, il l'aura remise en main propre?

— D'ailleurs, une adresse, cela prend de la place, et les amoureux n'en ont jamais trop; car il est bien convenu que c'est une lettre d'amour?

— Sans aucun doute.

— Vous allez me la montrer, n'est-ce pas? Cela doit être si amusant à lire, une lettre d'amour!

Quoiqu'elle sût depuis longtemps à quoi s'en tenir sur l'amusement que peut causer la lecture d'une épître de cette espèce, madame Grandperrin prononça ces derniers mots d'un air de curiosité ingénue, comme aurait pu faire la pensionnaire la plus ignorante.

— Il m'est impossible de vous satisfaire, répondit Froidevaux.

— Pourquoi donc?

— J'ai brûlé ce brouillon.

— Quel malheur! s'écria Clarisse avec un dépit réel; mais du moins vous l'avez lu attentivement avant de la brûler?

— Je me reconnais coupable de cette indiscretion.

— Alors, reprit la jeune femme en cherchant ses paroles comme si elle eût craint d'expliquer trop clairement sa pensée, vous avez pu deviner où en est le roman.

— A mi-chemin à peu près, autant que je puis m'y connaître : on remercie déjà, mais on demande encore.

— Je comprends... et ce jeune homme est assez bien, dites-vous?

— Beaucoup moins bien, à coup sûr, que monsieur de Châteaugiron; mais on prétend que cela ne fait rien.

— Alors, dit Clarisse avec un rire étrange, la monotonie de notre vie de campagne va être égayée.